

# La nuit nous appartient

Musique, art, philosophie... à la belle étoile.  
La noctambulite est la nouvelle tendance

## Analyse

**H**ina en est encore tout emue. La pluie ! Le froid ! Quasi la tempête ! Et pourtant 1042, c'est le nombre qu'ils étaient, exact, précis, à passer la nuit du vendredi 15 au samedi 16 juin dans le parc Rothschild de Boulogne Billancourt ! La première édition de « Paris à la belle étoile » – passée sous la tente pour cause d'intempéries – raconte une nouvelle addiction : la noctambulite. Hina a l'enthousiasme des premières fois : « 30 000 connexions sur le site, 24 000 inscriptions pour 1200 places maxi ! Et la fanfare formidable ! Le feu de camp trop génial ! Yoga et croissants chauds au petit matin. Reste la météo, bien sûr, le mois de juin n'est pas garanti, j'en sais quelque chose, je me suis mariée à la même date l'an passé, et il pleuvait déjà ».

21 juin. La Saint-Jean. À Copenhague, on brûle des sorcières sur la grande place partout en Scandinavie, les feux de joie célèbrent tout à la fois l'arrivée de l'été et le jour le plus long de l'année. C'est l'époque où les festivals fleurissent, où Jack Lang a glissé une Fête de la musique dans le calendrier, qui remplit chaque année les rues de ses foules baguenaudeuses. Et surtout où émerge, loin des clubs et des concerts, un nouveau concept d'événement culturel : la nuit Totale, complète, blanche, avec ou sans lune.

Et le concept est devenu stratégique : « Parce que, pour démocratiser la culture, pour attirer un public jeune, les dispositifs classiques de mixité culturelle – tarifs bas, systèmes d'apprentissage pour tous – ne fonctionnent pas, on cherche à offrir des événements artistiques avec un fort contenu émotionnel. La nuit sert à ça », souligne Alexandre Daneau, 27 ans, doctorant à l'École

des hautes études en sciences sociales, qui – malgré ou peut-être parce qu'il venait d'un village perdu de

« Nous avons de plus en plus de mal à ritualiser la mort. Et ce déni de la mort correspond aussi à un déni de la nuit »

Mayenne – s'est spécialisé dans l'étude de la nuit et des politiques culturelles qui s'y frottent.

À Versailles, le 30 juin, la danseuse et chorégraphe Blanca Li investit l'orangerie du château pour un bal masque « Marie Antoinette Electro », dont elle sera la grande prêtresse devant 1500 personnes, avec lever de soleil dans le bosquet de la salle de bal, « le plus bel espace du jardin royal ». À Paris, les Nuits photographiques animent tous les vendredis du mois de juin : les Buttes Chaumont avec *after* au Pavillon du lac (celle du 15 juin a été annulée pour cause d'intempéries).

À Arles, début juillet, Amos Gitai exposera dans l'église des Frères-Prêcheurs la nuit. À l'abbaye de Fontevraud, dans le Val de Loire, c'est Bartabas et son cheval joliment nommé « Le Caravage » qui salueront la naissance de l'astre du jour dimanche 24 juin au matin après une nuit de discussions, de débats, de concerts, ou les installations de Claude Levêque dans le dortoir auront dialogué avec les pensées de l'anthropologue Françoise Hentier, le violoncelle de Sonia Wieder-Atherton et les voix d'Amadou et Mariam sur un thème pas choisi au hasard : la nuit.

« Ce lieu – aussi bien en tant que cite monastique que lorsqu'il fut transformé en prison, de 1804 à

1963 – est marqué par une vie nocturne très forte de ces microsociétés, des rondes, des messes », raconte Xavier Kawa Topor, le directeur de l'abbaye de Fontevraud. « Nous voulons faire appréhender au public combien ces monuments étaient de grandes horloges. Comme nous ne voulons pas être dans la reconstitution hasardeuse en robes de bure, on convoque le monde de l'art contemporain pour interroger les espaces et les questions qui fondent le collectif. Il y a deux ans, on a remis le couvert dans le refectoire, avec un grand repas et la question "Qu'est-ce que c'est que d'être à table en France ?" L'an passé, avec l'ouverture du cloître, nous avons mis la marche et la déambulation au centre de nos réflexions. Cette année nous investissons le dortoir ».

« La nuit blanche », poursuit Xavier Kawa Topor, qui longtemps

« Quand on éclaire les rues, tout prend un visage différent. La nuit, c'est le lieu du voyage. Tout y devient exotique »

« a été directeur de l'action éducative du Forum des images à Paris, est une des dernières frontières de notre civilisation que nous transgressons de plus en plus. Cette transgression est double. D'une part, notre société d'accélération du temps et des cadences empiète sur le sommeil, et cette colonisation de la nuit doit nous poser question. D'autre part, nous avons de plus en plus de mal à ritualiser et à représenter la mort. Et ce déni de la mort correspond aussi à ce déni de la nuit ».

Au départ était la Nuit blanche. La réussite de l'opération lancée en 2002 par la Mairie de Paris pour célébrer l'art contemporain a essai

me dans les esprits. Nuit de la philosophie, Nuit de la radio, Nuit des musées. Qui n'a pas sa nuit ? Le terme même devient prescripteur : les Nuits sonores, à Lyon, les Nuits soniques, à Auray, en Bretagne, les Nuits secrètes, les Nuits de l'Erdre.

Depuis octobre 2009, et la fameuse pétition « À Paris, la nuit se meurt en silence », le mythe perdure d'une tendance française à la pantoufle. La réalité, c'est que, comme dans toutes les sociétés industrialisées qui affrontent la crise, la nôtre est dans une quête désespérée de compensations à son mal-être. Une société qui fait la fête tous les soirs est une société qui ne croit pas en son avenir, expliquent les sociologues. Consommons tout de suite ce que nous n'aurons sans doute plus demain. De quoi donner un terreau aux acteurs de la culture en quête d'un public aventurier.

Jean Blaise, le concepteur de la Nuit blanche, a l'esprit pionnier plutôt humble : « Je ne suis pas l'auteur de la nuit malheureusement, sourit-il. J'aurais bien aimé avoir inventé la nuit ! » Mais il rectifie l'historique : « On avait commencé dès 1990, avec *Les Allumées*, à Nantes. Une ville, la nuit, c'est une autre ville. Quand on éclaire les rues, les bâtiments, tout prend un visage différent. Y découvrir des friches, des lieux où on n'irait pas, à une heure où normalement on est couché, c'est une double manière de s'émanciper. La nuit, c'est le lieu du voyage. Tout y devient exotique ».

Comme d'écouter à la Nuit de la philosophie (c'était en 2010 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris), à 4 h 20 du matin, Raphaël Enthoven disserter sur l'enseignement de la philo, suivi de Ruwen Ogien à 4 h 30 sur nos devoirs moraux, suivi d'un discours sur la pensée de Wagner par Aujour'd'hui, le monde appartient à ceux qui ne se couchent jamais. ■

LAURENT CARPENTIER